

## Les philosophes des Lumières : Textes (2)

### Chap. 1, question 3 : L'homogénéité de la matière

1. Comment le bois diffère-t-il de la chair ? Comme le légume non digéré, non assimilé avec de la chair, diffère de la chair. Quand je naquis, je ne sentais que sur une longueur d'environ dix-huit pouces au plus. Comment suis-je parvenu avec l'âge à sentir sur une longueur de cinq pieds et quelques pouces ? J'ai mangé. J'ai digéré. J'ai animalisé. J'ai fait passer par l'assimilation des corps bruts de l'état de sensibilité inerte à l'état de sensibilité active. (Diderot, *Observations sur Hemsterhuis (Lettre sur l'homme et ses rapports)*, p. 63).

2. J'estimerai davantage encore celui qui, par l'expérience ou l'observation, démontrera rigoureusement ou que la sensibilité physique appartient aussi essentiellement à la matière que l'impénétrabilité, ou qui la déduira sans réplique de l'organisation. J'invite tous les physiciens et tous les chimistes à rechercher ce que c'est que la substance animale, sensible et vivante. Je vois clairement, dans le développement de l'œuf et quelques autres opérations de la nature, la matière inerte en apparence mais organisée passer, par des agents purement physiques, de l'état d'inertie à l'état de sensibilité et de vie, mais la liaison nécessaire de ce passage m'échappe. (...) Il faut en convenir, l'organisation ou la coordination de parties inertes ne mène point du tout à la sensibilité, et la sensibilité générale des molécules de la matière n'est qu'une supposition, qui tire toute sa force des difficultés dont elle débarrasse, ce qui ne suffit pas en bonne philosophie. (Diderot, *Réfutation d'Helvétius (De l'Homme)*, chap. 6)

### Chap. 2 : les facultés de connaissance

1. Le principe qui détermine le développement de ses facultés, est simple ; les sensations mêmes le renferment : car toutes étant nécessairement agréables ou désagréables, la statue est intéressée à jouir des unes et à se dérober aux autres. Or, on se convaincra que cet intérêt suffit pour donner lieu aux opérations de l'entendement et de la volonté. Le jugement, la réflexion, les désirs, les passions, etc. ne sont que la sensation même qui se transforme différemment. C'est pourquoi il nous a paru inutile de supposer que l'âme tient immédiatement de la nature toutes les facultés dont elle est douée. La nature nous donne des organes, pour nous avertir par le plaisir de ce que nous avons à rechercher, et par la douleur de ce que nous avons à fuir. Mais elle s'arrête là ; et elle laisse à l'expérience le soin de nous faire contracter des habitudes, et d'achever l'ouvrage qu'elle a commencé.

Note : Mais, dira-t-on, les bêtes ont des sensations, et cependant leur âme n'est pas capable des mêmes facultés que celle de l'homme. Cela est vrai, et la lecture de cet ouvrage en rendra la raison sensible. L'organe du tact est en elles moins parfait ; et par conséquent il ne saurait être pour elles la cause occasionnelle de toutes les opérations qui se remarquent en nous. Je dis la cause occasionnelle, parce que les sensations sont les modifications propres de l'âme, et que les organes n'en peuvent être que l'occasion. De là le philosophe doit conclure, conformément à ce que la foi enseigne, que l'âme des bêtes est d'un ordre essentiellement différent de celle de l'homme. Car serait-il de la sagesse de Dieu qu'un esprit capable de s'élever à des connaissances de toute espèce, de découvrir ses devoirs, de mériter et de démeriter, fût assujéti à un corps qui n'occasionnerait en lui que les facultés nécessaires à la conservation de l'animal ? (Condillac, *Traité des sensations*, « Dessein de cet ouvrage »).

2. Dès qu'il y a double attention, il y a comparaison ; car être attentif à deux idées ou les comparer, c'est la même chose. Or on ne peut les comparer, sans apercevoir entre elles quelque différence ou quelque ressemblance : apercevoir de pareils rapports, c'est *juger*. Les actions de comparer et de juger ne sont donc que l'attention même : c'est ainsi que la sensation devient successivement attention, comparaison, jugement.

3. Bientôt la mémoire nous rappelle l'objet que nous croyons pouvoir contribuer à notre bonheur, et dans l'instant l'action de toutes nos facultés se détermine vers cet objet. Or cette action des facultés est ce que nous nommons *désir*. (...) Du désir naissent les passions, l'amour, la haine, l'espérance, la crainte, la volonté. Tout cela n'est donc encore que la sensation transformée. (*id.*, Précis de la première partie)

4. Ce qu'on entend par ce mot [le *moi*], ne me paraît convenir qu'à un être qui remarque que, dans le moment présent, il n'est plus ce qu'il a été. Tant qu'il ne change point, il existe sans aucun retour sur lui-même : mais aussitôt qu'il change, il juge qu'il est le même qui a été auparavant de telle manière, et il dit *moi*. Cette observation confirme qu'au premier instant de son existence, la statue ne peut former des désirs : car avant de pouvoir dire, *je désire*, il faut avoir dit, *moi*, ou *je*. (...) Son *moi* n'est que la collection des sensations qu'elle éprouve, et de celles que la mémoire lui rappelle. En un mot, c'est tout-à-la-fois et la conscience de ce qu'elle est, et le souvenir de ce qu'elle a été. (*id.*, Partie I, chap. VI).

5. Tant que la statue ne porte les mains que sur elle-même, elle est à son égard, comme si elle était tout ce qui existe. Mais si elle touche un corps étranger, le *moi*, qui se sent modifié dans la main, ne se sent pas modifié dans ce corps. Si la main dit *moi*, elle ne reçoit pas la même réponse. La statue juge par là ses manières d'être tout-à-fait hors d'elle. Comme elle en a formé son corps, elle en forme tous les autres objets. La sensation de solidité, qui leur a donné de la consistance dans un cas, leur en donne aussi dans l'autre ; avec cette différence, que le *moi*, qui se répondait, cesse de se répondre. (*id.*, Partie II, chap. V).

6. Les sensations actuelles de l'ouïe, du goût, de la vue et de l'odorat ne sont que des sentiments, lorsque ces sens n'ont point encore été instruits par le toucher, parce que l'âme ne peut alors les prendre que pour des modifications d'elle-même. (...) Cette sensation nous force bientôt à juger hors de nous toutes les modifications que l'âme reçoit par le toucher, et c'est pourquoi chaque sensation du tact se trouve représentative des objets que la main saisit. Le toucher accoutumé à rapporter ses sensations au-dehors, fait contracter la même habitude aux autres sens. Toutes nos sensations nous paraissent les qualités des objets qui nous environnent : elles les représentent donc, elles sont des idées. Mais il est évident que ces idées ne nous font point connaître ce que les êtres sont en eux-mêmes ; elles ne les peignent que par les rapports qu'ils ont à nous, et cela seul démontre combien sont superflus les efforts des philosophes, qui prétendent pénétrer dans la nature des choses. (*id.*, Précis de la seconde partie)

7. L'auteur de *l'Esprit* réduit toutes les fonctions intellectuelles à la sensibilité. Apercevoir ou sentir, c'est la même chose, selon lui. Juger ou sentir, c'est la même chose... Il ne reconnaît de différence entre l'homme et la bête, que celle de l'organisation. Ainsi, allongez à un homme le museau ; figurez-lui le nez, les yeux, les dents, les oreilles comme à un chien ; couvrez-le de poils ; mettez-le à quatre pattes ; et cet homme, fût-il un docteur de Sorbonne, ainsi métamorphosé, fera toutes les fonctions du chien ; il aboiera, au lieu d'argumenter ; il rongera des os, au lieu de résoudre des sophismes ; son activité principale se ramassera vers l'odorat ; il aura presque toute son âme dans le nez ; et il suivra un lapin ou un lièvre à la piste, au lieu d'éventer un athée ou un hérétique... D'un autre côté, prenez un chien ; dressez-le sur les pieds de derrière, arrondissez-lui la tête, raccourcissez-lui le museau, ôtez-lui le poil et la queue, et vous en ferez un docteur, réfléchissant profondément sur les mystères de la prédestination et de la grâce... (Diderot, « Réflexions sur le livre *De l'esprit* », *Correspondance littéraire*, 1758).

8. Est-il bien vrai que la douleur et le plaisir physiques, peut-être les seuls principes des actions de l'animal, soient aussi les seuls principes des actions de l'homme ? Sans doute il faut être organisé comme nous et sentir, pour agir ; mais il me semble que ce sont là les conditions essentielles et primitives, les données *sine qua non*, mais que les motifs immédiats et prochains de nos aversions et de nos désirs sont autre chose. (...) Prendre des conditions pour des causes, c'est s'exposer à des paralogismes puérils et à des conséquences insignifiantes. (...) Tout ce que je fais, assurément je le fais pour sentir agréablement, ou de peur de sentir douloureusement ; mais le mot sentir n'a-t-il qu'une seule acception ? (Diderot, *Réfutation d'Helvétius*, ch. 6).